

par esprit de vengeance. Sans le savoir, il enviait et exérait leur façon à part de s'accommoder de l'inévitable.

Andy parla : « Maman s'est endormie... endormie. »

Son corps nerveux protestait contre ce sommeil-là. Ses mains serraient celles de son frère. Ils étaient deux protestations, côte à côte, des suppliants devant lui.

Rudd le vit, se posséda mieux. Ils ne s'étaient pas aperçus de sa faiblesse.

— Ça lui fait du bien de dormir. Laissez-la.

— C'est mauvais !

Jack avait dit cela. Mais il ne l'avait pas dit sciemment. Il ignorait, mais c'était son impression. Son père en saisit la rigueur.

— Va chercher le docteur.

Ce fut Andy qui y alla.

Rudd prit Jack dans ses bras et le posa sur ses genoux. Il le tint droit, lui étreignant les épaules, cherchant la chaleur de son regard. Il la trouva. Il la contint. L'esprit de son enfant s'épanchait en lui.

Ils restaient là, sans un mouvement, bien droits. Et ils ne savaient ni l'un ni l'autre, pendant que l'enfant était sur les genoux de son père, que c'était lui qui était fort et soutenait l'autre. Mais tous deux savaient que la femme endormie était morte.

II

En silence, éloquents, les restes émaciés de l'orgueil de Rudd sont emmenés. Il a songé : Quand je rentrerai au logis, au moins il sera vraiment vide, même si ce ne peut plus jamais être le logis.

Ils sont en route vers la tombe et il sent quelle est son erreur. Les gars se serrent contre lui dans la voiture, comme les pensées, comme les souvenirs, comme la douleur. Ils palpitent et sont muets et sont omniprésents tout comme ceux-ci. « Je suis leur père ». Cela voulait dire qu'il devait les dominer. Il sentait qu'il n'y arriverait pas. S'il avait été le maître, ils ne l'auraient pas touché si étroitement à le combler. A tous égards, en faisant route ensemble vers la tombe, ils sont comme ses sens qui adhèrent, et lui, qui les connaît brusquement, ne peut ni comprendre ni rejeter. Ils étaient les véritables restes de sa vie, le vrai sel de la plaisanterie qu'est sa vie ! Ce qui s'avance en silence devant eux avec sa couronne d'immortelles n'est plus rien désormais, rien du tout. Enterrer cela n'a pas de sens. Elle est morte, cette mort-là ! Mais voici l'autre mort, la mort que ses deux petits gars serrés tout contre lui rappellent à jamais. Cette mort-ci est vivante ! Que ne peut-on les enterrer...

Mais on ne pouvait les enterrer. Ils rentreraient au logis avec lui. Ils resteraient avec lui. Ils étaient tels que ses pensées. Pas moyen de les éviter. Et même il lui faudrait « les » nourrir. Ce qu'il croyait être le comble de la plaisanterie en était le point de départ. Cela mêlerait à la trame de son amour pour les vivants l'horreur de son amour pour la disparue. Cela continuerait à rire doucement dans sa vie.

Songer à ces choses : bourdonnement et rythme, qui se confondait avec le balancement des roues de la voiture, avec le balancement de leur souffle. Emmallotté dans ses pensées Rudd est là, au-dessus de la terre défoncée, et plonge son regard dans la fosse. Par delà se joue le monde. Un rideau d'arbres ondule sur le coteau qui est

de pourpre et d'or au soleil. Le ciel y jette son éclat, et son infinie fixité fait de la terre une ondulation et des arbres une émotion. Le vent passe frémissant. Rudd ne voit que la fosse ; mais le vent chante à son oreille, et ce qu'il chante est le secret de tout ce qu'il a traversé pour arriver jusqu'à lui. A l'horizon le sommet du coteau touche un nuage. Et le dos du nuage touche le soleil. Et le vent est venu du fond de l'horizon...

D'où un grand besoin chez Rudd. Ses pensées, il pouvait s'y dérober ! Il savait le moyen. Ces pousses, ces formes vivantes de ses pensées qui lui emprisonnaient les mains ? Il fallait d'abord s'y dérober !

Des mains de ses enfants Rudd dégagea ses mains. Il ne regarda point le visage de ses enfants. Il s'éloigna de leurs visages...

III

Rudd fut trois jours sans revenir. Il marcha à l'aventure. Il but assez pour émousser l'insulte qui lui coupait les nerfs. Il s'y appliqua. Il avait un brouillard en lui qui obnubilait ses pensées. Mais il avait encore le sentiment qu'elles bougeaient, qu'elles étaient là, qu'elles menaçaient de revenir. Il n'osa pas perdre cela tout à fait. Quelque chose le retint de se saouler jusqu'à cette extrémité.

Ce qu'il vécut durant ces jours-là fut pour lui un piège. En lui, à l'abri pour le moment, était un Rudd qui ne voyait pas, ne souffrait pas. A l'entour, c'était la masse acharnée et battante et intolérable de son émotion, qu'il avait réussi à flanquer dehors... mais voilà qu'elle retournait toujours vers son chez elle en lui. Comme le siège tenace s'avavançait, il sut. Il n'eut pas de surprise à monter l'escalier, à ouvrir la porte de son logement.

Rudd ne broncha pas et imposa silence à son esprit.

Le logement prenait un air vaste et désert pour ses sens en train de tourner. Il n'était pas vide. Andy et Jack étaient à la table avec une femme. Mais ils paraissaient menus, disproportionnés. Ils ne faisaient pas figure dans le vaste logement vide. Rien sur la table et pas de feu dans le poêle. Une ombre monta par la fenêtre. Une autre ombre s'appuyait contre l'entrée de la chambre béante de Mary. Tout cela grand, plus vieux que de coutume. Tout cela enflé, comme sous une poussée de fièvre maligne.

La femme se leva. Elle était un brusque défi qui se levait. Grande aussi. Les enfants, chétifs et immobiles.

Il la reconnaissait. — Une locataire d'au-dessus... McDermott... Ou bien elle y avait été. Mariée ou n'importe.

C'était une grande fille qui tout de suite le regardait en face tendrement.

— Alors vous v'là de retour, Monsieur Rudd ?

Pourquoi les enfants restaient-ils aussi cois et chétifs ? Est-ce qu'ils le jugeaient, là-bas ? Cette femme était-elle descendue avec sa tendresse pour faire d'eux ses juges ?

Sa tendresse avait le ton cassant.

— Quel joli père vous faites ! Vous les auriez laissés mourir de faim, j'imagine ?

S'il la voyait nettement, il le savait, il verrait sa chaude tendresse. S'il voyait les gars nettement, il verrait leur chaude tendresse. Il ne pouvait se décider à

les voir nettement. L'insulte et l'orgueil abattu se raidissaient devant lui. Et ce qu'il voyait à travers cela, c'était une femme qui le tançait, faisait honte au père de ses enfants, qui se tenaient là, humblement cois, les yeux ailleurs, le corps à distance de leur père.

— Bon, vous voilà, dit-elle.

Elle vint tout contre lui, qui bouchait le passage. « Si je la vois, je vois sa chaude tendresse... Elle est aimante. Elle est pleine de sympathie pour moi. J'en ai toujours senti le rayonnement, lorsqu'elle passait dans le vestibule, dans la rue. »

— Laissez-moi passer !

Il se dérangea. Elle avait disparu.

La porte en se refermant eut un claquement d'averse, qui le perça comme un acier. Ce qui le calma. Ils étaient là... Andy et Jack. « Si je les vois, je les aimerai. Ils ont le cœur chaud. »

Mais ce qu'il vit, c'était cette preuve de sa honte : leur calme muet le marquant plus avant que la bonté de la femme qui avait nourri et soigné ses enfants. Il avait perdu son amour envié. Il avait gagné cette vivante insulte... Cela, il le voyait.

Il voulait les effacer... les deux frères garçonnets qui étaient les rejets de tout son amour. Il voulait tomber à genoux : « Pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! » Il releva la tête.

— Allons, les gars — il raffermait sa voix, depuis longtemps elle se taisait. Venez ! On va aller dîner dehors.

Ils se levèrent. Ils mirent leur casquette et leur paletot. Ils ne dirent rien.

En longeant l'îlot il avait besoin de toucher ses enfants. Il avait besoin de plaisanter, besoin de leur poser des questions. Un restaurant, où ils entrèrent dans un silence glacial.

D'un côté de l'étroite salle était un comptoir avec des tabourets tournant sur des tiges noires. De l'autre côté, un lot de tables sans nappe, encombrées de boîtes, de plats et des coudes étalés des mangeurs. Au-dessus du comptoir une glace avec des cartons où étaient affichés les mets et les prix. Un homme mal rasé travaillait en tablier sale. Un autre, encore plus graisseux, le serveur. Hommes et femmes s'entassaient dans la salle : le silence fourmillait à l'entour de leurs mouvements ternes, comme une carie lente.

Rudd et ses fils s'assirent à une table libre. Rudd prit la carte. Voici un sujet de conversation où il pouvait se risquer ! Il s'épancha dans la carte, y versa tout son vouloir en ruine d'être le père. Du manger, de la carte imprimée il implora sa rédemption.

— Eh bien, les gars ? dit-il. Qu'est-ce que vous voulez manger ? Ce qu'il vous plaira, n'importe. Ecoutez bien.

Il lut tout le menu. Il soulignait les bonnes choses... les plats riches. Il mit dans sa voix en les énumérant un soupçon d'extase emprunté à une autre qualité d'émotion vraie, « ris de veau sur canapé, pâté de veau, poulet, bifteck aux oignons, poulet en salade, canard à la compote de pomme », en ignorant les mets vulgaires comme indignes de la cérémonie.

Visages impassibles les enfants écoutaient. Rudd mit du lyrisme dans les desserts... « glaces, gâteau fourré au chocolat, meringue ». Il se tut.

— Je voudrais des œufs frits, dit Andy.

— Moi aussi, dit Jack.

Le père, revenu de sa fière comédie, frissonna au bord de l'abîme. Il avait peur pour son équilibre.

— Vous n'avez donc pas faim ?

— M'ame Jane nous a fait beaucoup manger à déjeuner.

Au-dessus d'eux un garçon restait ballant, la ligne sinieuse de son corps invitait à presser la commande.

— Très bien, dit Rudd. « Des œufs frits. Trois. » Il ne donna pas un coup d'œil au garçon. Il avait en plein lui la présence du garçon et elle était hostile. Car il y avait longtemps que le garçon attendait, et il avait entendu l'oraison d'attente... eut un sourire pincé à l'abîme entr'ouvert. Le poison de ce sourire s'infiltrait, s'infiltrait.

— Comment que vous les voulez, vos pommes de terre ? demanda le garçon. Il levait la tête aussi.

— Comment ? répéta Rudd.

— Cuites à l'eau répondirent-ils.

— Pommes à l'eau comme garniture », commanda Rudd. Il était raide. L'autre s'éloigna indolemment.

Le silence retomba.

Le seul sujet de conversation était mort. Il n'avait servi à rien.

Rudd attendit en tapotant du pied le plancher. Il cessa. Il était parfaitement immobile. Ses fils regardaient devant eux, dans le vide, les mains jointes et les yeux brillants. Alors survint un moment qui les prit tous trois... un air suffocant et lourd, irrespirable, et qu'il leur fallait respirer ! Un air fait pour durer et pour qu'on le respire. Rudd le reconnut à son froid aspiré, à son infiltration lente.

Le garçon revint et posa leur manger devant eux sur la table.

